



### **L'hôte maladroit. La matière du mythe**

Daniel Clément. Presses de l'Université Laval, Québec, 2014, 522 p.

PORTÉ PAR UNE ÉRUDITION INDÉNIABLE, *L'hôte maladroit. La matière du mythe* propose l'analyse des variantes les plus importantes et/ou significatives d'un mythe amérindien, celui du Décepteur ou *Trickster*, et plus particulièrement celles qui impliquent une relation entre ce dernier et un hôte qui l'invite à manger. Clairement identifié, bien circonscrit dans ses aires géographiques et culturelles (Sud-Ouest américain jusqu'au Subarctique canadien, incluant donc les Plaines, la côte Nord-Ouest, le Plateau, le Grand Bassin, la Californie, le Sud-Est et le Nord-Est américains), le projet d'étudier « les divers épisodes du motif connu sous le nom d'Hôte maladroit » (p. 11) est alléchant. En cherchant à découvrir ce qui motive les récits sans s'attarder « aux messages apparents » (p. 11) du mythe, l'auteur prend cependant un pari risqué : postuler l'intention pédagogique des récits ou des variantes, quand le contexte de transmission est inaccessible et implique une certaine part d'interprétation.

Les analyses que fait Daniel Clément, dont les contributions sur l'ethnobotanique et les rapports entre les Amérindiens et les animaux sont remarquables et font état de connaissances étendues dans ces domaines, portent essentiellement sur un ensemble d'épisodes construits de la même façon. Mises en relation avec leurs contextes respectifs, les différentes variantes du mythe de l'hôte maladroit fourmillent de renseignements sur les habitudes de subsistance des

différents peuples amérindiens rencontrés. Par le biais des récits choisis pour ce livre, Clément montre comment le mythe assure la transmission de connaissances « scientifiques ». En ce sens, il considère aller à contresens des affirmations de Claude Lévi-Strauss qui, selon lui, niait « l'inclusion de savoirs hautement scientifiques dissimulés sous le couvert de relations aberrantes » (p. 3).

Il ne nous appartient pas de réconcilier l'un avec la pensée de l'autre, mais rappelons quand même que la position de Lévi-Strauss sur le sens des mythes a su s'exprimer avec davantage de nuances; on prend certes la mesure de la volonté de Clément de s'en éloigner, on se demande néanmoins pourquoi il lui consacre tant de pages. L'anthropologie structurale ou celle de l'imaginaire sont tellement riches qu'on aurait davantage envie de savoir quelles approches l'inspirent. De la même façon, et tout en reconnaissant que les savoirs de Clément font de lui un lecteur incontournable des récits qu'il observe, on se prend à souhaiter que son analyse soit soulagée de ses redites (le recours à des traités de zoologie et de botanique est essentiel, mais une simple note de référence plutôt qu'une citation longue suffit à soutenir le propos) et de ses illustrations, pour s'intéresser davantage aux autres enjeux impliqués par les épisodes mis en cause. En effet, l'étude des mythes a connu et connaît encore de nombreuses écoles, et les études sur la hiérophanie des espaces sacrés, par exemple, auraient sans doute permis d'ajouter une dimension supplémentaire aux événements relatés. On aimerait que Clément nous en dise davantage sur la fonction du récit qui raconte *comment* le monde en est venu à être comme il est. Car s'il est indéniable que le mythe est toujours vrai, c'est notamment parce qu'il est la répétition d'un geste archétypal accompli *in illo tempore*. Raconter les actions des héros ou des dieux du début de l'Histoire, dans le cas présent les gestes du Décepteur, c'est forcément expliciter le présent. Sans doute est-il

nécessaire de rappeler que le mythe est un réservoir de sens, qu'il porte des valeurs, « des croyances, des aspirations, des finalités, des idéaux » (Bouchard 2014 : 253) car le réduire à une explication scientifique aussi sérieuse « que les travaux scientifiques effectués par les Occidentaux » (p. 94) occulte sa portée sacrée et archétypale.

La riche et dense matière utilisée par Clément permet sans aucun doute de percer une grande partie du mystère des relations entre le Décepteur, associé à l'Homme, et ses hôtes/invités. Le tableau en annexe s'avère un outil intéressant pour mesurer la portée du mythe à l'étude. Mis en contexte, étudié dans ses rapports botaniques et zoologiques, le mythe de l'Hôte maladroit renseigne sur les habitudes d'une multitude de peuples d'Amérique. Les récits sont, en ce sens, « des condensés de vérité » (p. 447) qui se vérifient dans l'expérience quotidienne de chacune de ces populations, aussi isolée soit-elle. Ils sont également les grands récits d'une temporalité saisonnière; les démarches en mythologie comparée d'autres grands corpus ont montré l'importance des rapports au Temps et à l'Origine, et si l'auteur affirme ouvrir « aux analyses mythiques une avenue complètement nouvelle et riche en possibilités », on se prend à souhaiter que sa démarche dépasse la botanique et la zoologie pour s'interroger sur les autres modalités d'être-au-monde, complémentaires, voire indissociables, qui se dégagent de son remarquable corpus. Car si, comme il l'affirme, « certains auteurs (Jung; Lévi-Strauss [...]) ont prétendu, sans démonstration à l'appui autre que le postulat à l'effet que les mythes n'ont aucun sens, que la pensée rationnelle ou scientifique est apparue après la pensée mythique qui est irrationnelle » (p. 452), ils n'ont pas pour autant nié le potentiel de vérité qu'elle recèle :

La logique de la pensée mythique nous a semblé aussi exigeante que celle sur quoi repose la pensée positive, et, dans le fond, peu différente. [...] Peut-être découvrirons-nous un jour que la même

logique est à l'œuvre dans la pensée mythique et dans la pensée scientifique, et que l'homme a toujours pensé aussi bien. » (Lévi-Strauss 1974 : 264-265)

Autrement dit, et c'est ce que D. Clément démontre, la Modernité n'a pas marqué la naissance de la connaissance scientifique, mais plutôt celle du discours qui en parle.

Pour étendre sa recherche « au-delà du seul domaine mythologique » et pour mettre en lumière les fondements « d'autres pratiques humaines,

qu'elles soient rituelles, techniques ou même parentales » (p. 453), une approche théorique plus précise aura le mérite d'expliquer comment ces dernières peuvent exister en dehors de la parole mythologique, « terre natale de toutes les formes symboliques » (Detienne 1981 : 194), au-delà d'un pays des mythes « situé aux confins du monde de la mémoire et de l'oubli » (*ibid.* : 49).

**Geneviève Pigeon**  
Université du Québec à Montréal

### **Ouvrages cités**

- BOUCHARD, Gérard, 2014 : « Pour une nouvelle sociologie du mythe et des imaginaires collectifs », in R. Laprée et C. Bellehumeur, *L'imaginaire durandien. Enracinements et envols en Terre d'Amérique*. Presses de l'Université Laval, Québec.
- DETIENNE, Marcel, 1981 : *L'invention de la mythologie*. Gallimard, Paris.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, 1974 : *Anthropologie structurale*. Plon, Paris.